LA LINGUISTIQUE : DU „LOGICO-" AU „NEURO-" PAR LE „PSYCHO-"

IULIAN POPESCU

1.0.0. „*Structure*" et „*Modèle*". Si l'on examine les acceptions de la notion de „structure" aux temps de la „mode structurale", on observe que la définition la plus fréquente est celle qui assimile cette notion à „l'image" d'un phénomène, issue d'un travail de modélisation. Plus exactement, la „structure" est le résultat que l'on obtient en appliquant sur/à tel phénomène une *théorie* pour en donner une définition.

Cette *théorie* se présente donc comme une *axiomatique* ou *modèle hypothético-déductif*. En l'appliquant au phénomène, on introduit par là même un certain ordre dans le désordre phénoménal, c'est-à-dire qu'on essaye d'identifier sous l'hétérogénéité des faits superficiels une structure essentielle qui sous-tend cette apparente hétérogénéité et en détermine la diversité des combinaisons.

Dans sa tentative de décrire et expliquer les phénomènes, le chercheur choisit un point de départ *déductif* (cf. Hjelmslev), en ce sens que, sur un nombre très réduit de prémisses, tirées de sa propre expérience du reél, il va édifier un „modèle théorique" du phénomène examiné.

Pour être accepté comme tel, ce „modèle" doit respecter cependant quelques conditions : il doit être „consistant" ou „non-contradictoire" (1), „exhaustif" (2) et „simple" autant que possible. En même temps, il doit satisfaire a une condition essentielle — bien que stipulée toujours après les trois autres ! — celle de „l'adéquation" (4) à la réalité. Or, dans le cas des modèles hypothético-déductifs, c'est précisément cette dernière condition qui demeure toujours partiellement accomplie ; où l'on voit que l'ordre d'énumération de ces conditions n'est pas innocent.

En fait, qu'elle soit énoncée par von Neumann, Lévi-Strauss ou Hjelmslev, la définition du „modèle axiomatique" prévoit que les trois premières conditions se subordonnent l'une à l'autre par ordre décroissant. Plus explicitement, la *simplicité* peut être sacrifiée à l'*exhaustivité* et celle-ci à la *consistance* du modèle. Ainsi donc, c'est finalement la *non-contradiction* ou *consistance* qui domine les autres conditions et en détermine le degré de manifestation. Or, il est évident qu'au moment où on limite „l'exhaustivité" afin de sauver „la consistance" *on porte atteinte á l'adéquation du modèle à la*

BDD-A1358 © 1988-1991 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.88 (2026-09-14 21:36:34 UTC)

réalité : les éléments qui, par leur caractère complexe ou insolite, contredisent la grille théorique résultant du calcul axiomatique sont souvent considérés comme non pertinents pour une description correcte du phénomène, dépourvus de significations majeures, accessoires ou simplement parasitaires. Ils sont marginalisés, rejetés au-delà des limites imposées au phénomène, „niés" même par oubli consenti, en faisant ainsi l'objet d'une véritable „forclusion".

La „forclusion" dont nous parlons ici doit être mise en rapport avec un autre aspect de la connaissance scientifique : l'impossibilité d'une totale objectivité de la description phénoménale et de la démarche cognitive qui est censée y aboutir.

Au point de départ de tout essai de modélisation il y a toujours un individu qui, aussi grand que soit son désir *d'objectivité*, n'arrive jamais pourtant à s'auto-imposer une réduction phénoménologique qui fasse de lui un sujet éidétique de la connaissance. D'ailleurs, cela a été déjà dit et reconnu [1], avant même que la science moderne acceptât un sujet connaissant inclus dans l'objet de la connaissance.

En fait, le plus souvent, le chercheur sait d'avance que les prémisses de sa théorie seront finalement validées. Plus exactement, il choisit toujours ce qu'il *peut* démontrer. La description qu'il mène et la définition finale de l'objet dépendent en réalité d'une intuition initiale qui lui commande, presque à son insu, le choix des prémisses et le déroulement de sa démonstration. Aussi, la consistance de la théorie est-elle contenue déjà dans ses prémisses, qui, à leur tour, sont subordonnées à une „vision" initiale du chercheur. Croire que dans la science la parole est d'abord aux faits, c'est paraît-il un leurre : „Une telle croyance est simplement fausse — s'exclame Fr. Jacob —. Dans la démarche scientifique c'est toujours la théorie qui a le premier mot. Les données expérimentales ne peuvent être acquises, elles ne peuvent avoir de signification qu'en fonction de cette théorie."[2]

Rien à faire dans cette situation. La relativité des résultats, due à l'interaction entre le phénomène et l'instrument de mesure, est un risque qui doit être assumé par toute théorie déductive et, d'une certaine façon, la garantie du progrès en science, car les éléments refoulés initialement par le modèle théorique sont ceux qui en déterminent ou bien la modification dans le sens de la complexité ou bien son remplacement par un autre modèle plus adéquat. On l'a déjà dit d'ailleurs, la science progresse en englobant ce qu'elle a d'abord refusé.

Toutefois, un modèle théorique une fois installé dans un domaine d'analyse est très difficile à déstabiliser, et même à modifier dans le sens de sa complexification.

Ce dernier aspect est d'autant plus difficile à réaliser que la *simplicité* est, on l'a vu, une des caractéristiques fondamentales des modèles axiomatiques. Aussi, pour que la description soit dépourvue de contradictions, l'objet est-il toujours délibérément soumis à l'appauvrissement. Et c'est sans doute à ce

[1] Même si à l'heure actuelle le courant est à l'anti-marxisme, on ne saurait cependant ne pas reconnaître la valabilité de certains propos, tels ceux contenus dans les *Thèses sur Feuerbach* : „Le tort principal de tout matérialisme dans le passé — y compris le matérialisme de Feuerbach — c'est que l'objet, la réalité, le monde sensible n'y sont considérés que sous la forme de l'*objet*, ou de l'intuition, mais non en tant qu'*activité* concrète humaine, non en tant que *pratique*, non en tant que *subjectivité*".

[2] François Jacob, *Le jeu des possibles*, Paris, Fayard, 1981, p. 124.

BDD-A1358 © 1988-1991 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.88 (2026-09-14 21:36:34 UTC)

moment précisément que se produit ce qu'on pourrait appeler „le dérapage de la réalité par fétichisme du modèle".

La *cohérence*, de la description, que l'on obtient en simplifiant ou même en annulant certains traits empiriques du phénomène, donne l'illusion d'une description parfaitement adéquate de l'objet. En réalité, cette adéquation est plutôt effet de „cohérence théorique" que de réelle correspondance entre *théorie* et *objet*. Par un transfert presque incontrôlable „ab intellectu ad rem", la *théorie* occupe la place du *phénomène*[3], attribuant ainsi à la nature une qualité qu'elle n'a jamais possédée, la *simplicité*.

Si à la lumière de ces remarques on revient maintenant à la linguistique, une constatation s'impose avec évidence : après un développement spectaculaire et des remaniements successifs (distributionnalisme, glossématique, génération) le „modèle formel" se trouve actuellement dans une impasse ; impasse qui, selon nous, relève d'une crise générale qu'accusent à l'heure actuelle les modélisations logico-mathématiques en sciences humaines.

Bref, faute de pouvoir entrer dans trop de détails, pour les linguistes le problème se pose dans les termes suivants : quelles sont les raisons de cette impasse et quels sont les modèles à suivre pour s'en sortir ? Des questions graves que l'avenir ne laissera sans doute pas sans réponse. Quant à nous, nous ne ferons ici qu'esquisser une voie d'évolution possible en considérant quelques tendances encore timides et méconnues qui indiquent cependant une direction de recherche très prometteuse. Cette tendance sera évaluée ici par rapport à un mouvement très large qui, à l'heure actuelle, en sciences humaines, se place sous le signe du retour à l'individualisme, à l'individu en tant qu'être biophysique.

1.1.0. *La „langue" comme „théorie du langage"*. D'après ce que l'on a pu observer, dans les quelques dernières décennies, la linguistique a été dominée par le modèle formel qui, de Saussure à Chomsky, a connu des modifications et des raffinements successifs. L'illustration la plus frappante du modèle saussurien dans sa forme la plus extrême et la plus dogmatique nous est offerte sans doute par la glossématique hjelmslevienne. On sait que la *langue* est définie par Hjelmslev comme *algèbre* ou *schéma*. En tenant compte de ce que l'on vient de dire ci-dessus et en considérant la façon dont Hjelmslev aboutit à cette définition, nous pouvons apprécier que la glossématique fait de la *langue* une véritable „théorie du langage".

Le principe fondamental qui dirige la démarche du chercheur danois, et qu'il appelle „principe empirique", est le suivant : „La description doit être non-contradictoire, exhaustive et aussi simple que possible. L'exigence de non-contradiction l'emporte sur celle de la description exhaustive, et l'exigence de description exhaustive l'emporte sur celle de simplicité"[4]. Ce principe constitue d'ailleurs une parfaite définition du modèle hypothético-déductif. En ce qui concerne son adéquation à la réalité, Hjelmslev, comme tant d'autres, la réduit à quelques prémisses empiriques („le linguiste sait par expérience que..."). En plus, il est persuadé que „la théorie du langage ne peut être ni

[3] La subjectivité du chercheur n'y va pas de main morte, car il est dès le début persuadé — nous venons de le dire — de la parfaite adéquation de son calcul à l'objet examiné. Pour lui *cohérence théorique* et *adéquation phénoménale* sont synonymes.

[4] Louis Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Les Editions de Minuit, 1971, p. 19.

BDD-A1358 © 1988-1991 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.88 (2026-09-14 21:36:34 UTC)

vérifiée, ni confirmée, ni infirmée par le recours aux textes et aux langues dont il s'agit. Elle n'admet qu'un contrôle : la non-contradiction et l'exhaustivité du calcul "[5]. Or, Hjelmslev le dit lui-même, l'exhaustivité est toujours subordonnée à la consistance de la théorie. Nous connaissons les implications de cette subordination pour les avoir discutées préalablement.

En tranchant trop nettement entre la *théorie* et ses *applications*, Hjelmslev fige sa propre démarche en une axiomatique pure dont l'adéquation devient aléatoire. En essayant d'assurer l'adéquation de son modèle à la réalité, il part de prémisses trop générales, qui s'avèrent finalement être le résultat d'un „calcul" préalable. A cause de cela, sa *théorie* se fige de façon autotélique, son caractère arbitraire l'emportant sur l'adéquation à la réalité qui, bien que postulée, est insuffisamment pratiquée. Aussi, en se voulant à l'origine une théorie capable de décrire correctement l'essence du phénomène linguistique et „de tout autre objet de même nature supposée", la glossématique se confond avec une métathéorie qui, au lieu de poursuivre la „vérité empirique", se sacrifie à sa propre cohérence. Trop parfaite du point de vue de sa formalisation, elle se retrouve finalement dépourvue d'applicabilité : „La véritable raison de cette stérilité doit être recherchée dans l'absence de considérations pratiques concernant les procédures de description effective et, surtout, dans le fait que les principes sont d'une telle rigueur et d'une telle généralité qu'ils se sont retournés contre la théorie la rendant invérifiable"[6].

Ce glissement de la glossématique vers une axiomatique pure — la quête de la cohérence s'y transforme en un véritable plaisir esthétique — mène à, la confusion entre la théorie et son objet. Des notions telles que *forme*, *schéma*, *calcul*, *algorythme*, *algèbre*, élaborées initialement *par* et *pour* le calcul axiomatique sont attribuées directement à la *langue* en qualité de définitions ontologiques de celle-ci. Or, des modélisations de type hjelmslevien ou, plus généralement, *structural*, la *langue* ne peut sortir qu'appauvrie, privée de nombreux aspects propres à sa concrétude dynamique et vivante. Le modèle logico-formel projette ainsi sur le phénomène linguistique une grille réifiante qui l'égalise artificiellement en en tirant une *structure* achronique, quasi idéale. Tout ce qui tient du fonctionnement réel, de la manifestation et de l'action de la langue, *dans* et *sur* la réalité est versé à une domaine différent, la *parole* en l'occurrence.

1.1.1. *„Langue — Parole" ou l'absence de la dialectique.* Une fois sa fameuse dichotomie énoncée. Saussure donne libre cours aux modélisations logico-formelles. Il nous arrive pourtant aujourd'hui de constater que, sur la base des résultats obtenus en s'appuyant sur elle, la fameuse dichotomie, récupérée telle quelle par le formalisme, s'avère trop rigide, insuffisamment souple pour pouvoir servir de base épistémologique aux tentatives de connaissance et d'explication des mécanismes réels de la langue[7]. Les prémisses logico-formelles qui la fondent oblitèrent l'essence biophysique du phénomène et, tout en l'empêchant de se révéler, maintiennent une séparation artificielle entre le *système* et son *actualisation* : les lois que l'on formule pour le premier ne sont plus valables pour la seconde.

---

[5] *Ibidem*, p. 29.

[6] J. P. Corneille, *La linguistique structurale*, Paris, Larousse, 1976, p. 18.

[7] Dans *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure* (Genève, Droz, 1969), R. Godel remarque l'insuffisance de cette dichotomie qui „dans certains ordres de recherches apporte moins de lumière que de trouble" (p. 159).

BDD-A1358 © 1988-1991 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.88 (2026-09-14 21:36:34 UTC)

A bien réfléchir, le problème de cette séparation est comparable, d'une certaine façon, à celui de la physique moderne qui, se servant pour la description du monde sublunaire des lois newtoniennes, est cependant obligée de formuler des lois différentes pour pouvoir décrire le monde des quanta. Bien que le monde matériel nous apparaisse extrêmement cohérent, la physique le sépare donc intérieurement en deux univers apparemment opposés. Or, le grand problème de la physique moderne est justement de trouver des ponts reliant ces deux univers.

La situation de la linguistique moderne pourrait être jugée identique, les lois de la cohérence du système étant différentes de celles de sa manifestation. Et pourtant, on commence déjà à se demander si le système ne contiendrait pas à côté de ses lois de cohérence des lois de manifestation[8]. Dans une perspective plus large, cela mènerait à se demander si la dichotomie *langue — parole* ne pourrait être dialectisée, afin de pouvoir permettre de passer des modélisations *simples* aux modélisations *complexes* qui abordent la description et/ou définition de la langue d'une perspective matérialiste, moniste et dialectique à la fois.

Ce pas ne pourrait cependant être fait que lorsque, après avoir reconnu à la langue sa qualité de *processus* (sic !) *neurogène — concret* donc — s'élaborant dans plusieurs zones du cortex antérieur et médian, on aura vaincu une tradition (devenue mentalité !) fondée sur le postulat du parallélisme logico- grammatical et on sera passé des modélisations logico-mathématiques aux modélisations physico-mathématiques.

D'après certains signes, il paraît que la linguistique contemporaine est prête à faire ce pas et abandonner ainsi la dominante *logico* — en faveur de la *neuro-*. Mais comme rien ne naît de rien, la science retrouvant toujours dans le passé les germes de l'avenir, nous considérons que les prémisses d'une neurolinguistique moniste et matérialiste sont déjà présentes dans la psychomécanique guillaumienne, sans faire pour autant de G. Guillaume un véritable neurolinguiste et sans oublier certains excès „métaphysiques" de sa démarche.

2.0.0. *Sources d'un monisme dialectique en linguistique.* Nous savons très bien maintenant, que, dans le contexte de l'époque, la linguistique guillaumienne a été considérée avec beaucoup de réticence et cela non seulement à cause de l'hermétisme de sa terminologie — comme on l'a souvent soutenu — mais à cause d'une réelle difficulté de pouvoir comprendre sa visée heuristique, la nouveauté épistémique qu'elle opposait — dans une conjoncture qui lui fut défavorable — au structuralisme débutant.

Avant d'entamer une discussion sur ce sujet, il faudrait peut-être remarquer que même ceux qui avaient opté pour le modèle guillaumien — ne pouvant se séparer de la mentalité dualiste qui domine depuis des siècles la pensée linguistique occidentale[9] — ont simplifié à l'excès la démarche guil-

[8] A l'occasion d'un „débat historique", dans son intervention, D. Premack suggère la révision de la notion de *système-compétence*, lui rajoutant, comme composante essentielle, „des lois de manifestation inscrites dans la compétence même" : „*J'ai toujours supposé — dit-il — que l'aptitude à utiliser une capacité était partie intégrante de cette capacité*" (v. *Théories du langage. Théories de l'apprentissage*, Paris, Seuil, 1979, l'intervention de D. Premack à la p. 267).

[9] Un guillaumien qui plaide, à son tour, pour une linguistique matérialiste dénonce „l'idéalisme transcendental de l'idéologie linguistique occidentale" (v. R. Lafont, *Le travail et la langue*, Paris, Flammarion, 1978, p. 122).

BDD-A1358 © 1988-1991 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.88 (2026-09-14 21:36:34 UTC)

langue guillaumienne comme simple „collection de mécanismes"[15], censés être actualisés par le *discours*, vide la psychomécanique de sa substantifique moelle et la ramène au modèle saussurien.

Toutefois, même si la pensée guillaumienne s'avère plus précise et plus dialectique que la pensée saussurienne, pour ce qui est du rapport *langue — discours*, ou bien *(psycho) systématique — (psycho) sémiologique*, il subsiste chez G. Guillaume quelques aspects encore mal éclaircis qui risquent d'annuler la dialectique de sa pensée la confinant dans un dualisme dogmatique (v. *infra* § *3.0.0.*)

2.1.0. *L'individuel et le social.* Un autre aspect qui complète essentiellement la définition guillaumienne de la *langue*, en nous faisant mieux comprendre la situation de la psychomécanique par rapport au saussurianisme, est la „socialité" du système.

Tout d'abord, par rapport au modèle saussurien, le modèle épistémologique de la linguistique guillaumienne, replace dans ses droits l'individu dans sa qualité de sujet psychologique et principal actant dans l'activité d'élaboration du système autant que dans son actualisation et son remaniement. Ainsi donc, si pour Saussure et ses émules, la *langue* est un système social dont le siège est dans un „au-delà" transindividuel[16], a-topique, a-chronique, pour G. Guillaume la langue refait dans sa dialectique l'unité de l'*individuel* et du *social*, au niveau de l'*individu* même. En reprenant l'idée, la neurolinguistique fait de la langue un processus qui se matérialise (c'est bien le mot !) au niveau du cortex, dans une dynamique chronique [17], dans une activité neurogène[18].

En substituant à la „parole" la notion de „discours", la théorie guillaumienne — et tout autre qui s'en réclame — finit cependant par assouplir[19]

---

[15] „L'erreur de la linguistique saussurienne a été de confondre la *langue* avec l'inventaire des *paroles* au lieu d'y voir une collection de mécanismes" — affirme-t-on (Marc Wilmet, „Psychomécanique et stylistique", in *Langage et psychomécanique du langage*, sous la dir. d'A. Joly et W. H. Hirtle, P. U. de Lille, 1980, p. 417). Or, en rapport avec les termes de *parole* et de *mécanismes*, c'est plutôt le terme de *collection* qui nous semble contestable dans cette affirmation.

[16] „C'est un trésor déposé par la pratique de la parole dans les sujets appartenant à une même communauté, un système grammatical existant virtuellement dans chaque cerveau, ou plus exactement dans les cerveaux d'un ensemble d'individus ; car la langue n'est complète dans aucun, elle n'existe parfaitement que dans la masse" (C. L. G., p. 30. C'est I. P. qui souligne). Cette affirmation contient, selon nous, une evidente „hésitation" quant au „lieu d'origine" de la *langue*. Une autre l'accentue : „Elle (la langue) est la partie sociale du langage, *extérieure à l'individu, qui à lui seul ne peut ni la créer ni la modifier ;* elle n'existe qu'un vertu d'une sorte de contract, passé entre les membres d'une communauté" (C. L. G., p. 31. C'est I. P. qui souligne).

[17] „Il faut du temps pour penser comme il faut du temps pour manger" aimait dire G. Guillaume, ou bien plus clairement : „*La pensée en action de langage exige réellement du temps.* Il y a là un principe de grande portée en linguistique psychologique et en linguistique générale" *(Temps et Verbe*, Paris, Champion, 1929, p. 8, note 1. C'est G.G. qui souligne).

[18] Le „tenseur binaire radical" serait l'image concrète, réelle, de ce processus. Comme nous le disions au début de cette intervention, G. Guillaume semble hésiter entre un matérialisme foncier vers lequel il penche intitialement et un dualisme de souche idéaliste dans lequel il se cantonne finalement. On ne saurait pourtant jamais affirmer que sa pensée est fondamentalement idéaliste ; au contraire, le facteur *temps* qu'il juge inséparable de tout processus logogénique indique bien qu'il s'agit là d'une activité développée sur un plan matériel.

[19] Le problème de cet assouplissement est pourtant assez controversé. Selon nous, le *construit en signe* qui se superpose au *construit en pensée* constitue *une anticipation en langue de la „causation déverse"*, du „discours" en l'occurrence. La *langue* en tant que „causé construit" *contiendrait donc une partie débutante de „discours"*, du fait que la *causation déverse* a son point de

BDD-A1358 © 1988-1991 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.88 (2026-09-14 21:36:34 UTC)

la dichotomie saussurienne qui oppose rigidement la *langue* comme „théorie" du langage, „système supraindividuel" à la *parole* en tant qu'activité „individuelle" par définition.

Une parenthèse s'impose : bien qu'elle soit jugée en tant qu'activité individuelle, la parole n'est pourtant pas moins sociale que la „langue". On n'a pas besoin de trop philosopher pour se rendre compte que le dialogue intersubjectif est l'un des principaux éléments qui assurent la cohérence sociale. D'ailleurs, c'est à ce niveau que se produit la symbiose entre le social et l'individuel c'est ici qu'interviennent, selon L. J. Calvet, „de multiples déterminations : le code, les caractéristiques psychanalytiques des locuteurs (les *pulsions* qui peuvent être individuelles et sociales), les rapports sociaux, les rapports de classe"[20].

Et puis, nous pouvons nous demander quel serait le degré de „socialité" du *système* dans l'acception structurale du terme ? On pourrait observer alors que le caractère très *abstrait* et *général* du système en linguistique formelle, élargit la sphère du „social" à tel point qu'elle arrive à se superposer à la sphère de „l'universel". Une telle situation finit par transformer le *système* en un „super-système" *a-topique*, *a-chronique* et, par là même, *trans-social*.

Or, la théorie guillaumienne semple congénitalement réfractaire à „l'universalisme" structuraliste, car l'unité dialectique que forment le „construit en pensée" et le „construit en signe" ne saurait se réaliser que dans un processus individuel et particulier (!) : „individuel" puisqu'il a lieu au niveau de l'activité corticocérébrale[21] et „particulier" puisqu'il est consubstantiellement lié à une vision ethnique mais, en même temps, individuelle et subjective de la réalité.

La réitération de la logogénèse est quasi identique pour tous les membres d'une ethnie quelconque : cependant, en contexte universel, chaque langue est „particulière", car elle contient et affiche une image ethnique de la réalité. En même temps, chacun des membres d'une collectivité qui *re-produit* (vs actualise) le système de la langue au moment de l'acte discursif, manifeste une certaine subjectivité qui particularise sa vision propre du réel et, en même temps, de par cela, modifie plus ou moins la logogénèse[22]. S'il s'agit pourtant de dépasser la pensée guillaumienne dans la voie d'une neurolinguistique, on pourrait insister sur le fait que la réitération de la logogénèse n'est qu'apparemment identique dans chacun des locuteurs. Pour être plus explicite, le fait d'accorder un caractère „individuel" à la *langue* ne doit pas prêter à confusion. Cela veut dire tout simplement que le caractère „social" du phénomène doit être considéré d'une façon un peu différente, et plus adéquate dirions nous.

---

départ dans le *causé construit* au moment même où le *construit en signe* se double du *construit en pensée*. Toutefois, le problème du passage du *signe représentatif* (signe abstrait qui révèle le contenu de pensée) au *signe effectif* (le signe discursif) reste encore trouble chez G. Guillaume (v. infra, *3.0.0.)*

[20] L. J. Calvet, *Pour et contre Saussure*, Paris, Payot, 1975, p. 135.

[21] *Corticocérébral* est un terme utilisé par Maurice Toussaint, dont la „neurolinguistique analytique" corrige en plusieurs points fondamentaux la pensée guillaumienne (v. infra *3.1.0)*.

[22] La question de cette modification se résout pour G. Guillaume dans les termes suivants : ou bien le locuteur retrouve dans le *système* une autre possibilité d'exprimer le même contenu de pensée, ou bien le *système* est forcé de se modifier en combinant une „nouvelle expression" des „expressions" déjà existantes en lui, censées exprimer des contenus de pensée rapprochés.

BDD-A1358 © 1988-1991 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.88 (2026-09-14 21:36:34 UTC)

Ainsi donc, pour toute neurolinguistique se réclamant plus ou moins de Guillaume, la *langue* ne peut avoir comme siège que l'activité corticocérébrale d'un sujet parlant. Le *social* vit effectivement *dans et par* l'individuel et non seulement *par* comme le postule la linguistique saussurienne.

Pour les neurolinguistes, la *langue* est un processus qui se déroule intégralement dans le cerveau au moment de chaque acte logogénique. Sa qualité de processus neuronal serait suffisante pour en confirmer l'origine „individuelle" susceptible de se „socialiser" ultérieurement par consensus communautaire[23]. Un heureuse formule d'André Jacob résume très clairement la différence entre guillaumiens et saussuriens : „Aussi passe-t-on (...), dit Jacob, d'une langue *pour tout le monde* à une langue appartenant *à chacun*"[24] Cette formule ne saurait finalement mieux résumer la différence entre une linguistique formelle et une neurolinguistique sur le point d'éclore.

Si G. Guillaume parle d'une „grammaire générale", celle-ci est pourtant loin de l'Universalisme formaliste, car, à la base de la glossogénie, G. Guillaume introduit un rapport étroit entre la pensée en puissance de langage et l'expérience que chaque individu (et, à travers lui, chaque ethnie) possède de la réalité. Un esprit profondément comparatiste a protégé la psychosystématique des excès „universalisants" qui caractérisent le formalisme. En postulant la *langue* comme *forme*, ce dernier a permis une véritable „idéalisation" du système, la spécificité idiomatique étant mise plutôt sur le compte de la *parole*.

2.1.1. *La langue en tant que „théorie du réel"*. Pour que les raisons qui nous poussent à voir dans la théorie linguistique de G. Guillaume une neurolinguistique à l'état latent soient plus évidentes encore, il faudrait compléter ce que nous venons de dire ci-dessus par un autre aspect qui, à vrai dire, représente la prémisse majeure de la psychomécanique : la *langue* est pour G. Guillaume une „opération" qui reprend *in micro* des rapports *in macro* de la réalité.

Cet aspect nécessiterait sans doute une discussion très ample que l'espace limité de cette intervention ne nous permet pas. Nous ne pouvons pas cependant le passer sous silence sous peine de rendre la visée psychomécanique incomplète.

Et le structuralisme et la linguistique guillaumienne mettent les changements en *langue* à la charge d'une innovation individuelle. Cependant, si le structuralisme formel ne fait qu'énoncer ce principe, en revanche, la psychomécanique en offre un point de départ concret et fournit des instruments plus adéquats pour sa description effective.

En définissant la langue comme „opération " qui re-fait en soi des rapports de la réalité, la psychomécanique préssuppose dès le début la possibilité d'un déplacement conscient ou accidentel de la logogénèse socialisée sous la pression d'une initiative individuelle (motivée, à son tour, par une vision différente des rapports de la réalité) où d'une conjoncture communicationnelle insolite : la psychomécanique indique et ouvre ainsi la voie à une neurolin-

[23] Il y aurait donc des raisons de croire que lorsque Saussure dit de la *langue* qu'elle est „extérieure à l'individu", qu'elle „n'existe qu'en vertu d'un contrat passé entre les membres d'une communauté", il définit en fait une *norme* qu'on ne doit pas confondre avec la *langue*.

[24] André Jacob, *Les exigences théoriques de la linguistique selon G. Guillaume*, Paris, Klincksieck, 1970, p. 122.

BDD-A1358 © 1988-1991 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.88 (2026-09-14 21:36:34 UTC)

guistique, plus apte à décrire les mécanismes concrets qui sous-tendent les innovations logogéniques et susceptible de mieux expliquer par là le rapport entre *liberté* et *nécessité* dans la langue.

A l'opposé, la linguistique saussurienne, à cause du formalisme où elle s'est engouffrée, ne saurait réaliser une description concrète des processus logogéniques et, par conséquent, elle n'est pas à même de pouvoir décrire la façon dont s'opèrent concrètement les changements en langue. Ce type de linguistique se limite à énoncer en principe la façon dont se produisent ces changements. Elle peut constater leur apparition, leur évolution, mais ne saurait expliquer ce qui détermine concrètement cette apparition, quels sont les processus néurogènes qui la soustendent : amputée du „voir de compréhension", sans lequel toute connaissance s'avère incomplète, cette linguistique se limite au seul „voir-comprendre de constatation" (Cf. Guillaume, *L. S. L.*, p. 26).

Le caractère formel des modèles structuraux, l'achronisme foncier qui les accompagne nécessairement marginalisent, à vrai dire, le problème des changements en langue ; la linguistique formelle les énonce superficiellement et les renvoie à une „linguistique de la parole". Ils'y rajoute la phobie mentaliste du structuralisme qui, sous le prétexte de la totale objectivité, exclut toute référence à des processus psychiques. Voilà pourquoi le *social* et *l'individuel* demeurent dans sa vision deux domaines totalements différents, sans communication : d'où le *social* sans *temps* et sans *espace* et la clôture de cette linguistique en un formalisme autotélique.

3.0.0. *„Dualisme guillaumien" et „neurolinguistique analytique".*

„(...) s'il est historiquement pressant que ce qui a été construit en pensée soit accroché à une sémiologie, il est moins pressant que cette sémiologie soit parfaite. Aussi, pratiquement, ne lui est-il demandé que d'être suffisante" (*L. S. L.*, p 243).

„Une faute perpétrée par la linguistique traditionnelle, qui en a non seulement retardé mais empêché le progrès, a été (...) de n'avoir pas reconnu que, sous physisme de représentation le recouvrant, le mentalisme apparaît masqué par ce physisme même et qu'une tâche de la linguistique est dès lors d'en produire une observation à découvert, où, décroché dudit physisme, le mentalisme soit seul observé (...)" (*L. S. L.* p. 282, note 17).

Ce sont là deux des plus significatives affirmations de G. Guillaume qui indiquent les limites de sa théorie linguistique. Ainsi, selon nous, la psychomécanique, bien que très dialectique dans ses prémisses, risque finalement de recouvrer le dualisme saussurien à cause du vague dans lequel elle laisse flotter le rapport entre *le formel* (*systématique*) et le *substantiel* (sémiologique) en langue. C'est là un aspect essentiel sous lequel se cache en fait le problème-écueil de toute la linguistique : la nature — conventionnelle ou motivée — du signe.

En postulant la „convenance expressive" comme principe qui soustend la rencontre du mental et du physique en langue, G. Guillaume semble aller sur un voie moyenne dans la dispute entre „physéistes" et „théséistes", bien que, de le voir pousser la „convenance" jusqu'à „l'heureuse trouvaille" on est prêt à croire à une concession faite aux premiers. Finalement on est cepen-

BDD-A1358 © 1988-1991 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.88 (2026-09-14 21:36:34 UTC)

dant déçu, car G. Guillaume n'y insiste pas trop[25] et abandonne le problème aux sémiologues.

Convaincu que la vérité est du côté du mental aphysique, G. Guillaume dirige son attention exclusivement sur cet aspect en le séparant nettement du psychosémiologique qui, selon sa vision ne serait que du pré-formé, une sorte de vêtement substantiel plus ou moins bien taillé en l'attente de son contenu formel .

Ni trop large, ni trop étroit — élégant non plus — ce "vêtement" doit être simplement *convenant*, comme si celui qui le portait, n'accorderait pas trop d'attention à sa façon de s'habiller.

On notera donc que „ce mentalisme formel, même en son état achevé, n'est point créateur de sa représentation physique qui reste à inventer, à trouver dans la langue construite en signes déja existante et qui est cherchée universellement au plus près" (*L. S. L.*, p. 276, note 6). Ainsi, malgré le refus de la linguistique traditionnelle, en raisonnant de la sorte, Guillaume reste confiné dans un dualisme dont la pierre de touche demeure l'*arbitraire du signe*. La parfaite correspondance entre les deux plans du signe n'est pour lui qu'un accident, qu'une „trouvaille", parfois „heureuse", mais dans la majorité des cas simplement „convenante". Si dans „le mental systématique" règne le principe de la *cohérence* absolue, dans le concret sémiologique la loi regnante — si loi il y a — est celle „non rigoureuse, extrêmement souple de la simple convenance expressive" (*L. S. L.*, p. 242). Autant dire que dans la sémiologie il n'y a pratiquement pas de „cohérence".

Et pourtant, même là où elle semble le plus dogmatique, la pensée guillaumienne indique elle-même les voies de son dépassement. Car, tout est là, dans les quelques concessions faites au non-arbitrisme, dans cette représentation en signes qui selon les paroles de Guillaume „est cherchée universellement au plus près" de son contenu mental.

En effet, c'est par la négative que G. Guillaume met toutefois le point sur le i, en délimitant le noyau du problème et en fixant en même temps le cadre d'une vraie approche de la problématique du signe.

Le point où la pensée de G. Guillaume pourrait être interpellée afin d'être reprise et développée de façon spectaculaire est justement „l'heureuse trouvaille". Et cela ne pourrait se faire que dans le cadre d'une *neurolinguistique*, car si l'on accepte que la démarche guillaumienne vise finalement à mettre en évidence des processus mentaux sous-tendant la logogénèse, de la psychomécanique à la neurolinguistique il n'y a alors qu'un pas à faire : des processus psychiques décrits par G. Guillaume on en ferait alors des processus corticocérébraux. Mais, comme il s'agit là des processus naturels — de par leur „nature" même —, la thèse arbitriste qui occupe à l'heure actuelle en linguistique la place de la prémisse fondamentale, devrait être révisée, car, on le sait bien, là où il y a *nature*, il n'y a que peu de *convention*. C'est d'ailleurs

[25] Chez G. Guillaume, le problème du signe se pose dans les termes suivants : en langue un *signifié de puissance* est attaché en permanence à un *signe*. Cette „symphyse" (association permanente) se constitue, au moment du discours, en *signifiant* du *signifié d'effet*. Rien n'est dit pratiquement sur la nature de ce *signe*, sur la façon dont il s'élabore et s'attache au *signifié de puissance* d'abord, puis au *signifié d'effet*, si bien que, dans ce contexte, „convenance" paraît connoter davantage «convention» qu' «analogie».

BDD-A1358 © 1988-1991 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.88 (2026-09-14 21:36:34 UTC)

ce qu'entend prouver Maurice Toussaint par ses travaux, dont nous allons donner — en emboîtant le pas à B. Pottier[26] un bref compte rendu.

3.1.0. *„Contre l'arbitraire du signe"*. Un tel titre pour un livre de linguistique[27] est — même à l'heure actuelle —, pour beaucoup de ceux qui s'intéressent aux problèmes du langage, une hérésie. En revanche, pour une minorité de chercheurs, ce livre pourrait être le ferment d'une véritable révolution. Ecrit par un chercheur quasi inconnu, il attaque directement et „insolemment" le postulat „saussuriste" de l'arbitrarité du signe, pierre de touche de la linguistique contemporaine.

On sait bien que le „cratylisme" est considéré comme un aspect non-pertinent pour une définition de la langue. Souvent raillé, il est depuis toujours repoussé vers les marges obscures du phénomène linguistique. Etiquetté comme poétique — ce qui pour les structuralistes et autres génératives est synonyme de son exclusion du linguistique — le „cratylisme" perdure toutefois au long des siècles comme un défi à la „simplicité" rationnelle des modèles linguistiques.

Or, pour M. Toussaint, le „cratylisme" n'est plus cette étiquette ironique que l'on colle sur la corbeille à papiers de la linguistique, le nom dont on se sert pour minimiser tout phénomène d'analogie présent dans la langue. Au contraire, la non-arbitrarité du signe caractérise essentiellement la *langue* et procède d'une opération logogénique fondamentale dont le siège est le cortex.

N'hésitons pas à affirmer qu'actuellement la recherche linguistique semble planer dans une sorte de marasme théorique. La grammaire générative, la sémantique, la pragmatique se développent plutôt en largeur, en remplissant jusqu'à la saturation le paradigme contemporain. Dans ce contexte, les travaux de M. Toussaint apparaissent comme une tentative insolite pour ouvrir des brèches vers de nouveaux horizons linguistiques et épistémiques, en mettant au jour, dans une démarche plus complexe, ce que la linguistique dite formelle a mis à l'écart comme non pertinent ou impossible à aborder pour l'instant, faute de moyens (v. E. Benveniste, „Nature du signe linguistique").

Mais qui est ce chercheur ? De quel droit vient-il troubler la „limpidité", logico-mathématique de la linguistique actuelle, le bien être des mandarins du formalisme ?

Maurice Toussaint n'est pas un universitaire, bien qu'il enseigne dans des universités. Il fait partie de la catégorie, respectée et détestée à la fois, des gens qui pensent autrement : il est un *self-made-man*, mais il a tout d'un Maître à penser.

Et qu'est-ce que M. Toussaint voudrait nous faire observer et accepter ? Il nous le dit sans ambages : *le signe linguistique n'est pas arbitraire*. Si certains essais (timides !) contestant le postulat de l'arbitraire du signe ont été déjà réalisés, ils se sont pourtant limités — faute d'une théorie cohérente — aux „arguments" et aux „preuves" du „symbolisme phonétique". Or, en plaçant son analyse au niveau des opérations neuroniques, c'est à dire là où le

[26] B. Pottier, „Guillaume et le Tao : l'avant et l'après, le yang et le yin" (v. Annexe — Les travaux de Maurice Toussaint), in *Langage et psychomécanique du langage*, sous la dir. d'A. Joly et W. H. Hirtle, P. U. de Lille, P. de l'Univ. Laval — Québec, 1980, p. 19—61.

[27] Maurice Toussaint, *Contre l'arbitraire du signe*, Didier Erudition, Coll. „Linguistique", Paris, 1983.

BDD-A1358 © 1988-1991 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.88 (2026-09-14 21:36:34 UTC)

„vu aphysique" (Sé), la pensée non encore sémiologique en l'occurrence, rencontre son „vêtement" sémiologique (Sa) (même si pour la neurolinguistique analytique les termes guillaumiens ne traduisent pas exactement la réalité de ces opérations) — M. Toussaint semble toutefois aller plus loin. Le domaine que l'auteur réclame pour son analyse est donc celui de „l'heureuse trouvaille" guillaumienne, c'est-à-dire celui de l'opération logogénique pendant laquelle un *concept* rencontre une *image acoustique analogique*. Cependant, si pour G. Guillaume cette rencontre est plutôt rare et fortuite, pour M. Toussaint elle est absolument obligatoire : „A un niveau fondamental du langage le signifiant est — en règle générale — en parfaite adéquation avec le signifié", affirme ce dernier dans une „étude roumaine"[28]. Toute sa théorie linguistique se construit autour de cette hypothèse fondamentale. Il ne s'agit donc pas là de commentaires plus ou moins impressionnistes sur le symbolisme phonétique, mais d'une entreprise théorique qui envisage la motivation du signe comme loi fondamentale du langage et tâche d'en donner une description objective.

La neurolinguistique analytique de M. Toussaint est en fait un développement original de la théorie guillaumienne, reprise et modifiée dans une perspective matérialiste. A l'opposé de la psychomécanique qui perd progressivement sa „concrétude", M. Toussaint développe une linguistique où le sens est résultat d'une opération d'ordre bio-physique se déroulant *dans* le cortex, *pendant* un infime laps de temps : ce qui est suffisant pour garantir son caractère *matériel*. M. Toussaint est d'ailleurs le seul parmi les guillaumiens à avoir gardé „le temps objectif" comme substantifique moelle de sa théorie (impensable en dehors du *temps*). Suivons brièvement le fil de sa démonstration.

Pour mieux situer sa neurolinguistique, l'auteur procède premièrement à une critique des principales théories linguistiques contemporaines, pour montrer de quelle façon la psychomécanique avait annoncé, et même dévancé, le génération alisme et la sémantique structurale. La discussion autour de la sémantique greimassienne est un vrai réquisitoire. Selon M Toussaint, la conviction qu'a Greimas d'avoir mis entre parenthèses „le problème du signe", comme non pertinent pour l'analyse sémiotique, est bien fausse, car le découpage tranchant opéré par Greimas lui-même au niveau du signe, et qui lui permet de retenir pour sa démarche seulement le signifié, cache en réalité une soumission sans réserves à l'arbitraire du signe. Partant, une sémiotique construite en dehors du „problème du signe" n'est en fait qu'un faux-semblant qui sert à raffermir le dogme saussuriste Et — qui plus est — qu'est-ce qu'une sémiotique n'ayant en vue que le signifié, où mène-t-elle ? Ne risque-t-elle pas de glisser vers une combinatoire de „formes pures" ?

Prenant ses distances par rapport à la sémiotique greimassienne et aux autres théories „formalistes", M. Toussaint s'en prend à lui seul au grand dogme de la linguistique du XX^e siècle. Pour une majorité saussuriste, cet exploit tient ou d'une juvénile naïveté ou bien — osons le mot ! — de la folie. Quand il s'agit d'ébranler des convictions devenues mentalités, le sage passe souvent pour fou. M. Toussaint est-il assez fou pour avoir du génie ? Laissons au temps de nous le dire...

[28] M. Toussaint, „Etude roumaine à verser au dossier de la non-arbitrarité du signe", „Revue roumaine de linguistique", tome XX, 1975, n° 6, CLTA, tome XII, 1975, n^os 1—2, p. 741.

BDD-A1358 © 1988-1991 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.88 (2026-09-14 21:36:34 UTC)

Pour ce chercheur solitaire, qui construit sa propre „neurolinguistique analytique", les signifiés sont donc „des moments d'opérations neuroniques" en „parfaite adéquation" avec les signifiants, qui, à leur tour, sont „des moments d'opérations phono-articulatoires". Pour valider cette hypothèse, M. Toussaint met en oeuvre une mécanique très simple : „il s'ensuit — nous dit-il — que si nous parvenons à concevoir, sans réversibilité possible, qu'un signifié A est l'antérieur notionnel d'un signifié B, nous en inférerons qu'au sein d'une opération inconsciente, constructrice de la notion subsumant A et B, A se définit comme une saisie antérieure (Sa) et B comme une saisie ultérieure (Su)" (*Op. cit.*, p. 25)[29]. Ainsi, le pluriel est-il dépassement du singulier, le nominatif l'antérieur de l'accusatif, ce dernier étant dépassement du premier, le féminin est l'ultérieur du masculin, *tu* l'ultérieur du *je* comme le futur est l'ultérieur du passé (*Ibid.*, p. 26). Ces couples sémantiques sont appelés „inverses sémantiques", et chaque élément du couple représente le point terminal de particularité maximale d'une opération logogénique : le singulier, le nominatif, le masculin, la première personne, le passé sont des saisies terminales antérieures de cette opération (Sa III), tandis que le pluriel, l'accusatif, le féminin, la seconde personne sont des saisies terminales ultérieures de particularité maximale (Su III)[30]. La réalité de ces „inverses sémantiques" ne se vérifie pourtant qu'au moment où l'analyse arrive à mettre effectivement en évidence le fait qu'à un signifié grammatical antérieur répond un signifiant morphologique antérieur, tandis qu'à un signifié grammatical ultérieur répond un signifiant morphologique ultérieur. Or, ceci équivaut pratiquement à la vérification du postulat neurolinguistique fondamental selon lequel les opérations neuroniques qui engendrent le signifié sont consubstantielles aux opérations phono-articulatoires qui engendrent le signifiant.

Le domaine choisi pour exemplification est celui du système temporel français. L'analyse de M. Toussaint diffère de celle de G. Guillaume en cela que — nous l'avons déjà dit — „l'heureuse trouvaille" — cas extrême de la „simple convenance expressive" — est devenue ici *loi fondamentale du langage*.

G. Guillaume considère la symétrie morpho-sémantique des verbes en *-er* au niveau des quatre temps de l'indicatif (S III : où le *passé simple* est à l'*imparfait* comme le *futur* au *conditionnel*) — aux trois personnes du singulier — comme une des plus belles réussites psychosémiologiques du français (ai : ais : : erai : erais = Sea : Sia : : Seu : Siu)[31]. En revanche, il déplore les cas de „réussite partielle", où la symétrie est rompue (*j'ouvris — j'ouvrirai* par rapport à *je pensai — je penserai*). M. Toussaint juge la situation plus complexe et considère que là où on identifie un écart par rapport à l'isomorphisme systématico-sémiologique, cet isomorphisme perdure pourtant, étant repris et développé sur un autre plan : „une absence de traduction eu égard à tel point est une présence de traduction eu égard à tel autre" (*ibid.*, p. 33). Une neurosémantique des éléments grammaticaux et lexicaux peut donc nous mon-

[29] La *saisie* est consubstantielle à la construction du sens dans l'opération neuronique.

[30] Dans des systèmes plus nombreux, d'autres éléments ou couples d'éléments résultent des saisies initiales ou médianes, selon leur degré de particularité.

[31] Sea = saisie externe antérieure ; Sia = saisie interne antérieure ; Seu = saisie externe ultérieure Siu = saisie interne ultérieure. Pour en savoir plus, v. M. Toussaint, „Vingt ans après ou Gustave Guillaume et la neurolinguistique analytique", „Revue Romane", tome VII, fasc. 1., 1972, p. 68—89.

BDD-A1358 © 1988-1991 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.88 (2026-09-14 21:36:34 UTC)

trer que sous leur déconcertante diversité, qui nous induit à l'arbitraire certain, règne toutefois un isomorphisme fondamental entre les composants du signe.

Ainsi, par exemple, la symétrie morphologique, que révèlent à l'indicatif les verbes en *-er*, est évidente au singulier seulement, tandis qu'au pluriel c'est une dissymétrie qui s'impose premièrement (*nous pensâmes, vous pensâtes* vs *nous penserons, vous penserez* par rapport à *je pensai, tu pensas, il pensa* ≃ *je penserai, tu penseras, il pensera*). Cependant, si on a en vue le rapport entre le temps et la personne, on observera que la traduction sémiologique opère aussi au pluriel, mais d'une façon plus subtile. Il faut premièrement attirer l'attention sur le fait que les verbes en *-er* sont — selon la liste de fréquence du français fondamental — des lexémes de particularité maximale (S III). Si l'on tient compte de ce que l'indicatif est, dans la construction de la notion de temps, le moment de particularité maximale (S III), alors on peut établir l'homologie suivante : verbes en *-er* = indicatif = S III. A part cette homologie, si on considère le rapport *temps — personne*, on pourrait observer que l'isomorphisme morphologique des temps de l'indicatif traduit „en plus de la symétrie sémantique des temps (...) et de l'homologie : indicatif = verbes en *-er* = S III, une seconde homologie : indicatif = il, je, tu = S III" (*op. cit.*, p. 31). Or, *nous* et *vous* ne sont pas des S III (cf. Guillaume et Toussaint) mais des S II. Mais si „Dans un système A, un élément *x*, antérieur à un élément *y* appartenant à un système B, fait tendre *y* vers l'élément qui lui est antérieur dans le système B" (*ibid.*, p. 31), alors le signifiant morphologique des première et seconde personnes du pluriel passé simple des verbes en *-er* ne fait donc que traduire d'une façon *adéquate* cette situation, car en freinant, sous l'effet de *nous* et *vous*, son déplacement vers le futur, le passé simple cesse de *ressembler* à celui-ci pour ne ressembler qu'à l'imparfait du subjonctif (S II).

D'une façon quasi-similaire est expliquée la construction de la troisième personne du pluriel du passé simple, où le *r* de *ils pensèrent* marque, en tant qu'élément futurisant, en parfait accord avec *ils* (seule personne authentique de pluriel), l'ultériorité du pluriel par rapport au singulier et où „par synergie, encore, cette fois-ci progressive, l'ultérieur Siu, qu'est le pluriel, fait tendre le passé simple vers son symétrique ultérieur qui est le futur Seu III" (*ibid.*, p. 32). Par conséquent, pour la neurolinguistique analytique il n'y a pas de réussite sémiologique „partielle" : une apparente dissymétrie sémiologique n'égale jamais l'absence d'adéquation systématico-sémiologique, au contraire, elle est indice d'une adéquation plus complexe entre le signifiant et le signifié.

L'analyse que nous venons de résumer ne représente que l'un des cas de traduction sémiologique examinés par M. Toussaint. Les arguments en faveur d'une non-arbitrarité fondamentale du signe deviennent encore plus probants au moment où l'auteur examine la fréquence de certains phonèmes et combinaisons de phonèmes à l'intérieur des morphèmes grammaticaux.

Dans son article „cratyliste"[32], Jakobson remarque et soumet à l'attention des spécialistes un fait sémiologique qui passe souvent inaperçu, en l'occurrence „l'utilisation restreinte et sélective de certains phonèmes et de leurs

[32] R. Jakobson, „A la recherche de l'essence du langage", in *Problèmes du langage*, Paris, Gallimard, 1966, p. 22—38.

BDD-A1358 © 1988-1991 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.88 (2026-09-14 21:36:34 UTC)

combinaisons". A la simple constatation jakobsonienne, M. Tousssaint attache l'analyse (impeccable !) qui décèle les causes et la dynamique de cet emploi sélectif des phonèmes. Les faits révélés à cette occasion sont autant de preuves en faveur du *signe analogique*.

Ainsi, par exemple, en français le *s*, qui est marque du pluriel (Siu III) et désinence de la seconde personne du singulier (Siu III), „signifie" la même chose, en l'occurrence le dépassement du singulier et de la première personne (Sia III). De même, en latin, le *m* de *me* et celui de *rosam* constituent une marque unique pour un Sé unique : l'*objet* (Siu III). En espagnol, *o* est marque du masculin (Sia III), mais la première personne du singulier est toujours une Sia III, d'où aussi la désinence *o*. En roumain, le masculin a presque toujours une marque consonantique, et la première personne du singulier aussi, puisque les deux sont des Sia III. Si en roumain il y a aussi des masculins en *u*, il n'est pas moins vrai qu'il existe aussi des verbes ayant comme marque de la première personne du singulier la voyelle *u*. De tels exemples sont nombreux dans les travaux de M. Toussaint, et la grande diversité des idiomes auxquels ils sont empruntés (français, espagnol, roumain, russe, allemand, anglais, italien, lituanien, albanais, grec, latin etc.) les rendent encore plus probants.

L'analyse de M. Toussaint atteint son point d'intérêt maximal lorsqu'elle passe des „homologies grammaticales" au diagrammatisme phonétique et lexical. C'est là qu'on nous révèle le véritable noyau de la neuro-linguistique analytique : le phonème-son (M. Toussaint refuse la définition „negative" du phonème) n'est pas dépourvu de signification ; il n'est pas l'élément d'une seconde articulation in-signifiante, mais se trouve consubstantiellement lié, de par son articulation même, à des *sens premiers*, qu'il met successivement et simultanément en valeur. Plus précisément, le sens est déjà contenu dans les „gestes" phono-articulatoires. L'engrammation de la „chorégraphie" articulatoire, comme l'appelle M. Toussaint, est simultanée à l'engrammation d'un sens, et consubstantiellement liée à celui-ci. La signification est ainsi latente dans l'articulation du phonème, et le transphrastique commence „en deçà" de lui. Partant, tout discours, quel qu'en soit le type, est sous-tendu par une tension analogique profonde. L'engrammatisme ne saurait être un phénomène propre au seul discours poétique, mais un trait général du discours naturel : „Des engrammations appelées signifiés provoquent des engrammations de mouvements phonatoires analogiques. Les liaisons, étant établies au niveau des signes (élémentaires), déclenchent toujours, plus ou moins intensément, une lecture ramifiée. C'est à cette propagation qu'on donne le nom de *phénomène anagrammatique* : une remontée en direction d'un signe analogique, diagrammatique" (*ibid.*, p. 78. C'est I. P. qui souligne). La façon dont on met en évidence chaque trait articulatoire dans le cadre d'un phonème ou dans celui, plus complexe, d'un mot, la position que ce trait occupe dans un certain entourage de traits articulatoires déterminent sa fonctionnalité en vue d'obtenir un effet de sens, ou bien son atténuation, allant jusqu'à son annulation même (un entourage inverseur de phonèmes peut annuler le „sens" habituel d'un autre phonème : v., p. ex., la discussion autour de *fort* et *faible*, ch. IX). Aussi, en attirant l'attention sur un „définition" simpliste de la non-arbitrarité du signe, M. Toussaint rappelle-t-il que le signifiant „ne signifie pas à l'aide de ses apparences un signifié superficiel et totalitaire. Le signifiant

BDD-A1358 © 1988-1991 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.88 (2026-09-14 21:36:34 UTC)

n'est pas une enveloppe extérieure qui hésiterait entre le carcan et le chiffon. Il est constitué d'éléments en harmonie imitative avec les unités fondamentales de signification. C'est entre un laxisme du signe, cautionné par ceux qui croient en son arbitrarité, et un rigorisme, un immobilisme auxquels on voudrait nous acculer que se définit l'analogie du signe" (*ibid.*, p. 41). Ainsi donc, le signifiant n'est jamais une imitation totale du signifié. Le rapport analogique qui réunit les deux composants du signe ne met en rapport qu'un seul élément de chaque côté, parfois plusieurs, mais jamais tous. Il est même possible — nous venons de le dire — que l'élément sur lequel se fonde l'analogie soit entouré d'éléments contraires qui la contestent. C'est là pourtant une situation normale, si l'on accepte que dans l'évolution de chaque idiome il existe, au niveau du signe, une tension permanente entre le signifié et le signifiant, dont la réunion analogique n'est jamais donnée une fois pour toutes : „un signifié et son signifiant – nous dit M. Toussaint — peuvent évoluer, l'un tirant l'autre à soi, ou évoluer dans des directions différentes, jusqu'à un certain point au-delà duquel l'analogie, rompue, se reconstruit sur d'autres relations, parce qu'un signifié et un signifiant *ne sont pas le recto et le verso d'une feuille de papier*" (*ibid.*, p. 41 — 42. C'est I. P. qui souligne).

A l'opposé de celle — fameuse ! — qu'elle inverse, l'affirmation ci-dessus, n'a rien d'un postulat. Toute analyse développée au long de ce travail vient renforcer et légitimer *par la force des preuves* la demande pour réviser les fondements de la linguistique structurale, à commencer par le dogme arbitriste[33].

En discutant certains aspects du „cratylisme"[34], M. Toussaint commente la façon dont la linguistique structurale s'est débarassée du signe analogique en en faisant une de ses „questions niées". Il réalise une véritable critique épistémologique du formalisme linguistique (v. *ibid.*, Ch. IX, „L'arbitraire et ses presupposés") et même de ces théories qui, prétendues matérialistes, acceptent l'arbitraire comme présupposé fondamental. La polémique qu'il développe nous dévoile, sans complexes, l'idéalisme qui informe la pensée structuraliste.

En poussant l'analyse, le structuralisme s'avère une démarche profondément hantée par la recherche des „idéalités". La forclusion du biologique, par crainte de naturalisme, l'achronie et l'axiomatisation excessive des modèles sont des éléments qui mènent à sa „dématérialisation". A l'intérieur du paradigme structuraliste, le *social* — notion génératrice et, en même temps, corollaire de l'arbitraire — s'oppose au *naturel*, ce dernier étant lieu du non-arbitraire, de l'individuel et de l'aléatoire. *L'individu* et l'*individuel* sont ainsi des éléments exclus du *social*, et le structuralisme finit par opposer nettement *nature* et *culture* en vidant la notion de *social* de son contenu.

[33] En 1966, R. Jakobson terminait ainsi son article „cratyliste" (v. ci-dessus, note 32) : „Mais le «système de diagrammatisation», d'une part manifeste et obligatoire dans toute la structure syntactique et morphologique du langage, d'autre part latent et virtuel dans son aspect lexical, ruine le dogme saussurien de l'arbitraire, cependant que le second de ces deux «principes généraux» — le caractère linéaire du signifiant — a été ébranlé par la dissociation des phonèmes en traits distinctifs. Une fois abolis ces deux principes de base, à leur tour leur corollaires appellent une révision" (*op. cit.*, p. 36).

[34] V. aussi „Arbitraire et transcendentalement substantiel", in *Anuario de Estudios Filológicos*, Universidad de Extremadura, Cáceres, 1978; „Arbitraire et substantiellement pulsionnel", in *AEF*, Univ. de Extremadura, 1979 ; „Exemplaires", in *AEF*, Univ. de Extremadura, Cáceres, 1980 ; „Exemplaires", in *AEF*, Univ. de Extremadura, Cáceres, 1981.

BDD-A1358 © 1988-1991 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.88 (2026-09-14 21:36:34 UTC)

A l'encontre de cette linguistique immatérielle, centrée uniquement sur l'analyse du *signifié* la neurolinguistique analytique considère le signe dans sa totalité, en tant que connexion des aires sensorielles et motrices avec les engrammations des signifiés (*ibid.*, p. 120). Qui plus est encore, se rapprochant partiellement de Derrida, sur la voie de la critique de la notion de *signe*, M. Toussaint va jusqu'à soutenir la priorité exclusive du *signifiant*, en contestant même l'existence d'un signifié indépendant de celui-ci : si on réunit en un tout le sensoriel, l'articulatoire et l'activité logogénique neuronique, le *sens* est alors position du signifiant dans l'opération neuronique.

Ainsi donc, après avoir resubstantialisé le phonème, en le considérant comme une *réalité* phono-articulatoire, M. Toussaint affirme que le sens n'est que l'engrammation du signifiant : „plus positivement, on appellerait signifié les diverses et multiples engrammations d'un signifiant" (*ibid.*, p. 112). Diverses et multiples, puisque, contrairement à un monisme non-dialectique, une même articulation peut contenir, à l'état latent, des valeurs sémantiques différentes, le „déplacement" du sens s'opèrant par „passage d'une caractéristique à l'autre à l'intérieur d'une même articulation" (v., p. ex., *ibid.*, p. 111, la discussion autour de *boucherie*).

Il y aurait encore beaucoup de choses à dire sur les recherches de M. Toussaint. Sans aucun doute, notre présentation n'a pu révéler que trop insuffisamment la portée heuristique de sa théorie linguistique.

„Première trace vraiment incontestable (...) d'un des *très rares* efforts de réflexion qui marqueront leur époque"[35], *Contre l'arbitraire du signe* s'inscrit parmi ces démarches qui visent à dépasser le formalisme encore dominant. Essai et traité, plaidoirie et diatribe, ce livre de M. Toussaint, qui donne une première synthèse de ses recherches, est aussi une provocation en attente de réponse. Le mal qui le guette, c'est le silence des confrères.

4.0.0. *En guise de conclusions.* Nous avons essayé de mettre en évidence les différences entre les deux modèles linguistiques : saussurien ou structural[36] qui se trouve à la base des modélisations formelles, et guillaumien, qui, malgré son hermétisme et l'air métaphysique qu'il affecte, contient pourtant des prémisses d'une authentique neurolinguistique matérialiste.

L'épithète „matérialiste" ne doit pas être lu unilatéralement dans ses connotations politisantes, bien que par la force des choses il se veuille polémique. En l'employant, nous ne faisons cependant que souligner le caractère bien *concret* des développements neurolinguistique présents dans la psychomécanique guillaumienne. L'affirmation de Jacob, selon laquelle d'une langue „pour tout le monde" on passe à une „langue appartenant à chacun" énonce en fait un changement fondamental de position dans l'épistème linguistique contemporaine. La préposition *dans* marque le passage de l'*idéel logique* au *concret neurogène*.

On a parlé et on parle encore de la „boîte noire" de l'activité logogénique. Nous partageons l'opinion selon laquelle la „visualisation" des processus lo-

[35] C'est Michel Arrivé qui le dit dans sa *Lettre-Préface* et c'est toujours lui qui souligne.

[36] Le „génération-alisme", que le lecteur s'étonne peut-être de ne pas voir mentionné, ne représente, selon nous, qu'une variante plus élaborée du modèle structural. Il reste attaché aux mêmes principes qui informent fondamentalement tout modèle hypothético-déductif. Les critiques que nous avons développées ici le concernent donc pleinement.

BDD-A1358 © 1988-1991 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.88 (2026-09-14 21:36:34 UTC)

gogéniques par la neurolinguistique est la seule tentative qui — à l'heure actuelle — pourrait y introduire un rayon de lumière. Sans doute, existe-t-il déjà des reproches à l'adresse des modélisations neurolinguistiques. On les qualifie de „scientistes", sous prétexte que les „schèmes logogéniques" sont plutôt des présuppositions que des représentations de processus neurogènes réels. On oublie en ce cas que ces schèmes sont élaborés en fonctions des faits linguistiques concrets. Or, tant que les premiers expliquent correctement les seconds, les „visualisations" neurolinguistiques ne sont en rien inférieures aux modélisations formelles. Au contraire, il y a des chances qu'elles soient encore plus complexes, donc plus rapprochées de l'idéal d'exhaustivité et forcément plus adéquates. Par leurs caractéristiques, les modélisations neurolinguistiques sont moins exposées au danger de dérapage de la réalité. Elles peuvent se tromper dans la „visualisation" des opérations logogéniques, mais elles seront toujours obligées de corriger „les tensions" et „les trajets" en fonction des faits, bien plus que le modèle formel qui, de par sa „simplicité" et son souci de „cohérence" (logique), est souvent tenté de marginaliser, d'oblitérer ou d'interpréter en son avantage les faits censés le contredire.

En ce qui concerne la théorie guillaumienne, elle ne représente pas un modèle parfait. Nous sommes loin de la croire, mais en même temps nous sommes persuadé que, malgré ses défauts, cette théorie représente un point de départ ferme pour une linguistique nouvelle — telle la neurolinguistique de M. Toussaint — qui éclot lentement sous une tradition formelle encore bien en place. La psychomécanique guillaumienne semble être ce noyau rebelle qui, enseveli sous la tradition, éclot brusquement en entraînant des renversements épistémiques inattendus. Elle représente, selon nous, la source théorique d'une neurolinguistique qui, encore à ses débuts, en remplaçant la dominante *logico-* avec la *neuro-* annonce du même coup l'avènement des modèles physico-mathématiques : délogeant les anciens modèles logico-mathématiques, ceux-ci inaugurent un nouveau paradigme linguistique.

LINGVISTICA : DE LA „LOGICO-" LA „NEURO-" PRIN „PSIHO-"

REZUMAT

După critica bazelor epistemice ale formalismului lingvistic, autorul încearcă să adune argumente pentru a dovedi superioritatea modelului lingvistic guillaumian față de cel „saussurian" (formal). După opinia sa, psihomecanica guillaumiană conține premisele unei neurolingvistici care, prin caracterul său concret, „materialist", este susceptibilă de a anula „idealismul transcendental" generat și impus de modelizările axiomatice. Lingvistica modernă pare să se afle într-un moment de răscruce : ea realizează că modelizările formale, prin însăși natura lor, simplifică excesiv fenomenul. În acest context, înlocuirea treptată a dominantei *logico-* cu dominanta *neuro-* marchează de fapt înlocuirea modelelor „simple" — logico-matematice — cu modele fizico-matematice, mult mai complexe și cu atît mai aproape de realitate.

Facultatea de Litere
Universitatea „Al. I. Cuza"
Iași, Bulevardul Copou, nr. 11

BDD-A1358 © 1988-1991 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.88 (2026-09-14 21:36:34 UTC)